

**Metcalf, Alida C. *Mapping an Atlantic World, Circa 1500*.  
Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2020, 224 p.**

Alban Berson

Volume 75, Number 4, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1096786ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1096786ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Berson, A. (2022). Review of [Metcalf, Alida C. *Mapping an Atlantic World, Circa 1500*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2020, 224 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 75(4), 136–139. <https://doi.org/10.7202/1096786ar>

nationale (la nation québécoise), mais aussi comme société globale au sein du Canada avec ses institutions (Régime de rentes, institutions originales en matière de santé, d'affaires sociales et d'éducation, etc.) et son pouvoir législatif, notamment en matière de langue et d'immigration. Pour faire court, deux sociétés globales ont émergé au Canada, sources d'une nouvelle forme de dualité. L'intégration des nouveaux arrivants s'effectue largement (presque en totalité, en fait) en anglais dans les provinces anglophones et le Québec impose le français comme langue commune, avec cependant les difficultés et les embûches que l'on connaît bien. Comment penser les rapports contemporains entre les deux sociétés d'accueil? L'analyse de l'échec de l'Accord du lac Meech aurait été l'occasion d'aborder cette question en lien étroit avec la dualité canadienne.

La dualité s'exprime sur le plan territorial avec le déclin du poids relatif des locuteurs de langue française au sein du Canada anglais et leur concentration sur le territoire québécois. Même si le nombre absolu de locuteurs de langue française est en légère augmentation au sein du Canada anglais (langue parlée au foyer comme indicateur), leur part relative est en constante régression à cause de la forte immigration internationale. Le caractère anglophone de la société canadienne s'exprime avec plus de force et de visibilité en dehors des frontières québécoises et la dualité linguistique est moins visible dans les provinces anglophones, alors que le Québec maintient et affirme son caractère francophone notamment en ayant adopté des politiques de francisation des nouveaux arrivants (même si le statut sociologique du français demeure problématique dans la région montréalaise). La dualité canadienne prend aussi la forme d'une dualité territoriale Québec-Canada anglais considérés comme deux ensembles sociologiques au sein d'un même État. Ce visage nouveau de la dualité canadienne, bien qu'évoqué en filigrane ou au passage dans certains chapitres, aurait mérité une contribution propre dans cet ouvrage.

SIMON LANGLOIS  
*Université Laval*

Metcalf, Alida C. *Mapping an Atlantic World, Circa 1500*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2020, 224 p.

L'ouvrage d'Alida C. Metcalf est une lecture à la fois instructive et plaisante. Il développe la thèse selon laquelle les mappemondes de la période

1500-1507 (de celle de Juan de La Cosa à celle de Martin Waldseemüller) sont à l'origine de l'idée de la possibilité et même de la désirabilité d'un monde transatlantique. En ce sens, les cartographes, loin d'être de simples chroniqueurs, seraient de véritables acteurs de l'histoire du monde (p. 141). Le format du livre ne permet la reproduction des cartes qu'à une très basse résolution, mais l'autrice a créé un site internet aisé à repérer et facile à utiliser qui oriente le lecteur vers les images des documents examinés tels qu'ils sont diffusés sur les plateformes de leurs institutions détentrices. L'existence de cet outil complémentaire n'est pas mentionnée dans l'ouvrage.

Le premier chapitre rappelle que, sur les cartes médiévales et du 15<sup>e</sup> siècle, l'océan Atlantique n'est qu'un élément périphérique, même lorsque sa surface s'étend progressivement aux Açores, à Madère et aux îles Canaries. Le deuxième chapitre montre qu'une nouvelle vision de l'Atlantique apparaît soudainement, mais pas immédiatement, après 1492. À partir de 1500, la configuration des mappemondes est bouleversée ; l'océan migre vers le centre. L'Europe s'ouvre donc vers l'ouest. Il s'agit, selon l'autrice, d'un changement de paradigme et du premier argument en faveur de l'instauration d'un monde transatlantique. Dans le troisième chapitre, Alida Metcalf envisage la carte comme artéfact et procède à une analyse détaillée des techniques employées par les cartographes, cosmographes et enlumineurs. Elle examine notamment les roses des vents, les matériaux utilisés dans la confection des pigments de couleurs ou encore la question du choix de l'orientation de la représentation de la Terre en fonction de la forme de rectangle à goulet du parchemin. Les travaux résultant de ces techniques, selon l'autrice, font passer l'océan du statut d'entité géographique brute (une étendue d'eau) à celui de carrefour, d'espace navigable invitant à l'exploration et au commerce. Le quatrième chapitre est consacré au passage de la carte du manuscrit à l'imprimé et aux simplifications auxquelles contraint ce support. Ce thème est l'occasion d'une solide analyse du processus de conception et de fabrication de la seule copie connue de la carte de Waldseemüller de 1507, conservée par la Library of Congress, la toute première à représenter un continent distinct du nom d'Amérique. Le cinquième chapitre est consacré à l'apparition de codes graphiques sur les cartes, principalement les perroquets, emblèmes du Brésil, et les arbres, mais aussi les éléphants, tandis que le sixième réexamine l'émergence de la riche iconographie anthropophage consécutive aux observations ethnographiques d'Amerigo Vespucci. Selon l'autrice (qui s'aligne ici sur une longue historiographie), cette imagerie

cannibale aurait renforcé la caractérisation européenne des peuples d'Amérique du Sud comme étant éloignés des formes élémentaires de la civilisation et donc contribué à encourager les entreprises coloniales et évangéliques espagnoles et portugaises. En plus d'affermir les arguments principaux de l'ouvrage, la conclusion examine les causes de la rareté actuelle des cartes géographiques datant du début du 16<sup>e</sup> siècle. Parmi les raisons invoquées, toutes convaincantes, se trouve une séduisante conception de la carte géographique comme document éphémère (*ephemera*). L'obsolescence rapide de l'information géographique en ces temps de voyages au long cours pousserait leurs propriétaires à s'en départir.

L'autrice fait preuve d'un sens aiguisé du détail associé à une grande clarté dans l'exposé de ses recherches et de sa réflexion. En outre, elle sait exploiter l'information véhiculée par un élément des cartes géographiques anciennes trop souvent négligé : l'ornement. Ainsi, par exemple, elle propose une interprétation du saint Christophe portant l'enfant Jésus à travers l'Amérique centrale sur la carte de Juan de La Cosa comme ouverture entre l'Atlantique et l'océan Indien (p. 32). Dans le même registre, elle soutient avec beaucoup de pertinence que le lion de la Sierra Leone sur le portulan de Pedro Reinel (vers 1485) n'est pas une image de la faune africaine, mais bien plutôt un symbole des ambitions portugaises sur la côte ouest du continent (p. 69).

On note une omission au sein du corpus étudié par Alida Metcalf. Pour la période 1500-1507, il subsiste au maximum (c'est-à-dire en incluant celles dont la datation est incertaine) neuf cartes manuscrites représentant la côte est de l'Amérique. Pour la même fenêtre historique, on compte quatre cartes imprimées, dont les faisceaux du globe de Waldseemüller et sa fameuse carte de 1507 sur laquelle le continent apparaît deux fois : sur le planisphère et dans la marge supérieure, près du portrait de Vespucci. On a donc, au mieux, 14 cartes. Avec un ensemble si restreint, on peut considérer que l'exhaustivité s'impose. Or, Alida Metcalf omet la carte nautique de Vesconte Maggiolo datée du 8 juin 1504, conservée à la Biblioteca Federiciana de Fano, en Italie. De fait, le nom de Maggiolo n'apparaît nulle part dans son propos, pas même dans le passage examinant les causes de la rareté des cartes du début du 16<sup>e</sup> siècle, alors même que le Génois est précisément le cartographe de cette période dont le plus de travaux manuscrits nous sont parvenus : 5 atlas et 19 cartes, dont une en fac-similé. Certes, la carte de Maggiolo ne présente *a priori* pas de particularité qui pourrait saper la thèse centrale du livre. Mais cette lacune est d'autant plus regrettable que les indéniables qualités d'analyse de

l'autrice auraient certainement contribué à éclairer certains aspects de cette carte relativement peu étudiée jusqu'ici.

*Mapping an Atlantic World* constitue une introduction substantielle à l'histoire de la cartographie des Amériques et à celle de l'océan Atlantique ou, plus précisément, de ses côtes (car les questions maritimes et navales n'y sont qu'évoquées). Dans le cadre d'un cours universitaire sur ces sujets, ce livre serait une source appréciable pour l'enseignant ainsi qu'une lecture profitable pour les étudiants. L'ouvrage, exempt de jargon et de longues considérations méthodologiques, est également très accessible au grand public cultivé. Les collectionneurs de cartes géographiques anciennes, notamment, y trouveront de précieux commentaires et analyses de cartes uniques produites à une période charnière et particulièrement innovante de l'histoire de la cartographie.

ALBAN BERSON

*Bibliothèque et Archives nationales du Québec*

Mussio, Laurence B. *Whom Fortune Favours. The Bank of Montreal and the Rise of North American Finance*, 2 volumes. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2020, 752 p.

L'argument historique défendu par Laurence Mussio vient de Machiavel : la fortune favorise les gens prévoyants. Ainsi, son étude se concentre sur les facteurs internes de la Banque de Montréal (BMO), privilégiant les défis auxquels la direction fait face : la vision des fondateurs ; la capacité des deuxième et troisième générations de consolider les assises ; les difficultés après la Grande Guerre avec la perte de la fonction de banque centrale informelle ; l'illusion pendant les Trente Glorieuses que tout reste solide dans un monde pourtant en mouvance ; le redressement difficile mené par le « Général du Salut » W.D. Mulholland entre 1975 et 1989 ; et finalement « la Grande Régénération » depuis 1990. Dans le premier tome, l'auteur met l'accent sur les trois « r » : réputation, d'abord des fondateurs et ensuite de la Banque elle-même ; rapports, surtout avec les gouvernements, d'abord l'impérial à Londres et par la suite le fédéral à Ottawa ; et réseautage, initialement avec les centres financiers de Londres et de New York, mais assez rapidement réduit aux succursales. Le deuxième tome est beaucoup moins abstrait. Il privilégie les changements technologiques, l'achat de la Harris Bank de Chicago et de la maison de courtage Nesbitt